

II - Maximiser l'impact de la recherche universitaire au moyen de l'auto-archivage

Stevan Harnad

Volume 49, Number 4, October–December 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1030293ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1030293ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Harnad, S. (2003). II - Maximiser l'impact de la recherche universitaire au moyen de l'auto-archivage. *Documentation et bibliothèques*, 49(4), 181–182. <https://doi.org/10.7202/1030293ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

II- Maximiser l'impact de la recherche universitaire au moyen de l'auto-archivage

Stevan Harnad

Chaire de recherche du Canada, Université du Québec à Montréal

harnad.stevan@uqam.ca

Afin de mesurer l'immense différence séparant un auteur qui publie des articles dans des revues, dont le contenu est approuvé par des comités de lecture de tout autre auteur, nous n'avons qu'à évoquer la raison qui incite les universités à adhérer à la politique selon laquelle on doit « publier ou périr ». En plus de transmettre les connaissances acquises aux étudiants auxquels il enseigne, l'universitaire ou le chercheur se consacre à la production de nouvelles connaissances pour que d'autres universitaires et chercheurs puissent les utiliser, les mettre en application et s'inspirer de celles-ci afin d'effectuer d'autres recherches, pour le plus grand bien de la société. On emploie le terme « recherche » pour désigner cette création de nouvelles connaissances et le terme « impact de recherche » pour désigner leur utilisation et leur mise en application active. On encourage les chercheurs, et on exige même d'eux, qu'ils publient le fruit de leurs découvertes, parce que c'est le seul moyen de le rendre accessible aux autres chercheurs et utilisable par ceux-ci, l'unique façon d'influencer d'autres recherches. Ne pas publier, c'est ne pas donner accès à ses résultats de recherche aux autres chercheurs. Et sans accès, il n'y a pas d'impact. Sinon, pourquoi s'être donné tant de mal à faire de la recherche ?

L'auteur d'un livre, d'un manuel ou d'un article de magazine peut aussi parfois publier dans des revues au contenu approuvé par des comités de lecture et emprunter momentanément un autre rôle, mais ces deux rôles n'ont rien en commun. L'auteur d'un livre ou d'un manuel écrit afin de recevoir des redevances. L'auteur d'un article de magazine ou de journal écrit des articles contre un paiement, des honoraires ou un salaire. Ce n'est absolument pas le cas du chercheur publiant uniquement dans des revues au contenu approuvé par des comités de lecture, qui ne cherche jamais à tirer un sou de la vente de son texte et qui ne reçoit jamais d'argent pour le faire. Au contraire, les chercheurs ont généralement plutôt

payé de leur poche les envois par la poste de leurs tirages à part à quiconque les demandait, tellement ils estimaient important que leur recherche soit lue et serve à d'autres (<<http://amsci-forum.amsci.org/archives/American-Scientist-Open-Access-Forum.html>>).

Pourquoi donc les chercheurs (et leurs universités) étaient-ils disposés à payer pour maximiser l'accessibilité de leurs travaux de recherche en assurant la diffusion de tirages à part ? Parce que l'accès est une condition préalable à l'impact. Tout ce qui bloque l'accès bloque l'impact. L'article que personne ne lit ne sert à personne et n'est jamais cité. C'est pourquoi le nombre de citations — « *Combien de fois mon article a-t-il été cité dans d'autres articles ?* » — est devenu un indicateur de rendement très important en ce qui concerne l'utilisation et l'impact de la recherche. Plus des travaux de recherche servent à l'avancement d'autres recherches, plus ils contribuent à la progression et l'évolution des connaissances. Autant le système de récompense associé à la politique « publier ou périr » des universités (salaires, promotions, permanences, prix) que les systèmes de financement de recherches privés et publics (subventions de recherche, paiement des frais généraux des universités) sont fondés sur la mesure, la prévision et la récompense de l'impact de la recherche.

Mais le contexte change. Les chercheurs et leurs universités commencent à se rendre compte que l'ère d'Internet permet d'augmenter considérablement l'impact de leur recherche. Il n'est désormais plus nécessaire de se donner tant de mal pour poster et payer l'envoi de tirages à part d'articles qu'on a publiés dans une revue au contenu approuvé par des comités de lecture. Il n'est même plus besoin de les transmettre par courrier électronique. Il suffit de les transférer dans les archives universitaires de tirages électroniques, ces sites Web étant accessibles à tous les utilisateurs potentiels à l'échelle mondiale sans que quiconque ait à faire

ou à répondre à une quelconque demande de tirage à part (<http://sophia.univ-lyon2.fr/boai/self-faq_fr.html>).

Chercheurs en ligne

La transition a débuté de façon spontanée. Les chercheurs ont commencé par afficher leurs articles sur leurs propres sites Web que des utilisateurs potentiels pouvaient repérer au moyen du moteur de recherche Google. Autant trouver une aiguille dans une botte de foin, à moins que l'utilisateur connaisse à l'avance le titre et le nom de l'auteur de l'article. Cela ne remplaçait en aucune manière les recherches documentaires dans les bases de données spécialisées comportant exclusivement des résumés d'articles de revues au contenu approuvé par des comités de lecture (comme *Medline* ou *Web of Science*). D'ailleurs de telles bases de données spécialisées ne comportaient pas les textes intégraux des articles en question. Quant à Google, dont la portée est universelle, il n'était pas suffisamment spécialisé pour servir à la recherche et au repérage d'articles approuvés par des comités de lecture.

La solution à ce problème s'est offerte en deux étapes. La première étape, l'Initiative pour l'accès libre (*Open Archives Initiative* ou OAI) (<<http://www.openarchives.org/>>) a consisté à établir une convention d'assignation de descripteurs pour les métadonnées essentielles indiquant que les articles concernés étaient des articles de recherche (auteur, titre, revue, date, résumé, mots-clés), de façon à ce que tous les articles conformes aux normes de l'OAI deviennent « interopérables ». Il devenait ainsi possible de les « moissonner » (*harvest*), de les repérer et de se les procurer, comme s'ils étaient logés dans une seule archive virtuelle contenant en exclusivité l'ensemble des articles de recherche approuvés par des comités de lecture.

La deuxième étape a consisté en la conception d'un logiciel gratuit capable de

créer des archives universitaires de tirages électroniques conformes aux normes de l'OAI (<<http://www.arl.org/sparc/core/index.asp?page=g20#6>>) dans lesquelles les auteurs peuvent immédiatement déposer tous leurs articles de façon à les rendre librement accessibles à tous les autres chercheurs et maximiser ainsi l'impact de leurs recherches. L'application de ces mesures a donné lieu à l'apparition de moissonneurs (*harvesters*) tels que OAlster (<<http://oaister.umdl.umich.edu/oaister/>>) qui permettent désormais aux chercheurs d'effectuer des recherches dans quelque 250 archives universitaires conformes aux normes de l'OAI, qui contiennent plus de 2 millions de documents.

L'infrastructure nécessaire pour maximiser l'impact de la recherche universitaire existe donc déjà et a été implantée en divers endroits. Nous avons maintenant un besoin urgent d'assurer, dans les meilleurs délais, l'adoption de politiques universitaires et d'outils informatiques servant à la création et à l'alimentation d'archives de tirages électroniques au sein des universités. Tant que ces archives ne seront pas disponibles, l'impact des recherches continuera d'être gaspillé (<<http://www.ecs.soton.ac.uk/~harnad/Temp/auto-archivage.ppt>>).

Par conséquent :

1— Il importe que les universités adoptent une politique d'auto-archivage et élargissent la politique selon laquelle il faut « *Publier ou périr* » en précisant qu'il faut aussi « *publier avec un impact maximal* ». Il est possible pour cela de s'inspirer du modèle de politique affiché sur la page Web (<<http://www.ecs.soton.ac.uk/~harnad/Temp/CV-enligne.html>> où l'on trouve également un logiciel gratuit permettant la création de CV universitaires uniformisés en ligne, comportant des liens menant aux archives universitaires de tirages électroniques, lesquelles contiennent le texte intégral auto-archivé des articles approuvés par des comités de lecture (<http://paracite.eprints.org/cgi-bin/rae_front.cg>i>);

2— Il importe que les bibliothèques universitaires prêtent assistance à la première vague de chercheurs en matière d'auto-archivage, en effectuant de l'auto-archivage au nom des chercheurs qui se sentent trop vieux, fatigués ou occupés pour taper sur les quelques touches qu'il suffit de frapper pour y parvenir (<[## *Nous avons un besoin urgent \[d'adopter des\] politiques universitaires \[et des\] outils informatiques servant à la création et à l'alimentation d'archives de tirages électroniques au sein des universités.*](http://</p>
</div>
<div data-bbox=)

[#7.3](http://www.text-e.org/conf/index.cfm?ConfText_ID=7)>);

3— Les organismes de financement de la recherche tels que la NSF ou le NIH (EU), le HEFCE ou le EPSRC (GB), le CRSNG, la FCI ou le FRSQ (Canada), ou le CNRS ou l'INSERM (France) doivent appuyer l'auto-archivage, le considérer comme faisant partie du cycle normal de recherche. Non seulement faudra-t-il s'assurer que les résultats de recherche soient publiés, comme c'est déjà le cas, mais aussi que leur visibilité et leur utilisation soient maximisées grâce à l'auto-archivage qui les rend librement accessibles (<<http://www.ariadne.ac.uk/issue35/harnad/>>);

4— Des indicateurs et analyseurs de rendement scientométriques (<<http://citebase.eprints.org/cgi-bin/search>>), fonctionnant un peu comme Google, mais au moyen de liens vers des citations et non au moyen de liens ordinaires doivent être créés et utilisés pour démontrer, surveiller, mesurer, évaluer et récompenser la maximisation de l'impact de recherche obtenue grâce au libre accès. Actuellement, on estime que l'accessibilité en ligne gratuite accroît l'impact de citation de 336 % (<<http://www.neci.nec.com/~lawrence/papers/online-nature01/>>);

5— Pour favoriser l'auto-archivage, les revues doivent l'encourager en modifiant leurs ententes de cession de droits d'auteur et de contrats de licence, 55 % des revues l'ont déjà fait et la plupart des autres donnent leur accord, à la pièce, sur demande : n'hésitez donc pas à leur présenter vos demandes! (<<http://www.lboro.ac.uk/departments/ls/disresearch/romeo/Romeo%Publisher%Policies.htm>>).

Il existe au moins 24 000 revues dont le contenu est approuvé par des comités de lecture et celles-ci publient au moins 2 500 000 articles par année. Leur impact pourrait être multiplié par au moins 4,5.

La BOAI (Initiative de Budapest pour l'accès libre), élaborée par l'*Open*

Society Institute, mise sur pied par le financier George Soros, (<<http://www.soros.org/openaccess>>) ainsi que la *Scholarly and Academic Resources Coalition* (<<http://www.arl.org/sparc/>>) accordent leur appui au libre accès.

L'auto-archivage a le vent dans les voiles. Si les universités et les organismes qui les financent mettaient en application de façon concertée les mesures énoncées plus haut, il n'y aurait aucune raison pour que les résultats de recherche, préalablement approuvés par des comités de lecture, ne soient pas librement accessibles afin que l'ensemble des universitaires puisse les utiliser, les mettre en application et s'en servir pour effectuer d'autres recherches (<<http://www.tours.inra.fr/tours/doc/comsci.htm>>). ■

Sources consultées

- Harnad, S. 1997. *Comment accélérer l'inéluctable évolution des revues érudites vers la solution optimale pour les étudiants et les chercheurs?* (<<http://www.ecs.soton.ac.uk/~harnad/Papers/Harnad/harnad97.revues.francais.html>>).
- Harnad, S. 2001. *The Self-Archiving Initiative. Nature (410): 1024-1025.* (<<http://www.nature.com/nature/debates/e-access/Articles/harnad.html>>).
- Harnad, S. 2003. *Ciélographie et ciélolexie: Anomalie post-gutenbergienne et comment la résoudre.* Dans: Origg, G. & Arikha, N. (eds) *Le texte à l'heure de l'Internet.*
- Bibliothèque Centre Pompidou: 77-103. (<<http://www.ecs.soton.ac.uk/~harnad/Temp/cielographie.pdf>>, <http://www.text-e.org/conf/index.cfm?ConfText_ID=7>).
- Harnad, S. 2003. *Back to the Oral Tradition Through Skywriting at the Speed of Thought. Interdisciplines.* (<<http://www.interdisciplines.org/defispublicationweb/papers/6>>).
- Harnad, S. 2003. *Autoarchivez pour les autres comme vous souhaitez que les autres autoarchivent pour vous. Affaires universitaires.* (décembre), (<http://www.universityaffairs.ca/pdf/past_articles/html_articles/2003/december/opinion_f_p.html>).
- Harnad, S. Carr, L. Brody, T. & Oppenheim, C. 2003. *Mandated online RAE CVs Linked to University Eprint Archives:*
- Improving the UK Research Assessment Exercise whilst making it cheaper and easier. *Ariadne.* (<<http://www.ecs.soton.ac.uk/~harnad/Temp/Ariadne-RAE.html>>).